

« 29 Mars 1823.

« Ma chère Henriette,

« J'ai reçu ce matin ta lettre ; merci bien des fois. Tu me dis de t'écrire souvent et de ne pas confier mes lettres à la portière, mais de les envoyer par Clothilde ; je le ferai à l'avenir.

« Je me sens bien mieux ce matin ; j'ai le cœur plus léger ; je suis presque heureuse ! Mme. Langlade m'a dit que le docteur lui avait parlé en ma faveur, et qu'il était content de mon assiduité à l'apothicairerie ! c'est un excellent homme, quoique je ne puisse me faire à ses manières. Quelqu'un qui ne connaîtrait pas sa droiture et son honnêteté pourrait trouver qu'il a un air faux, un œil méchant, je ne l'aime pas, mais je lui rends justice. Il a de drôles de manières cependant ; quand il me parle il me prend les mains, et me regarde avec une fixité qui, malgré moi, me fait rougir et baisser la vue. S'il n'était pas un homme aussi respectable, je ne saurais qu'en penser.

« Demain, c'est jour de congé ; je dois rester à l'apothicairerie pour préparer des remèdes avec le docteur, pendant que les pensionnaires iront en promenades ; je t'écirai plus au long.—Adieu, ton amie,

« IRÈNE DE JUMONVILLE. »

« 30 mars 1823.—6 heures du soir.

« Ma chère Henriette,

« Je t'envoie porter cette note à la hâte ; réponds-moi de suite, ou viens me voir demain. J'ai besoin de ton conseil. Je ne sais que faire. J'ai envie de me sauver de cette maison.... mais où aller ? j'irais bien chez toi, mais je ne sais pas dans quelle rue tu demeures. Ah, Henriette ! je pressens qu'un grand malheur me menace. Je ne comprends pas le docteur Rivard ; il me fait peur. Je vais te conter ce qui m'est arrivé cet après-midi. Je suis encore toute tremblante.

« Après le départ des pensionnaires pour la promenade, je suis entré dans l'apothicairerie. J'étais seule dans la maison. Quelques minutes après le docteur arriva. Il avait l'air plus bourru que de coutume ; ça ne me surprit pas trop cependant. Il marcha de long en large pendant quelque temps, puis vint se mettre derrière moi, pour examiner mon travail. Je faisais des pilules debout devant une table haute, dans l'embrasement d'une fenêtre. Je m'attendais bien à être grondée, car j'entendais sa respiration devenir de plus en plus forte.—« Ce n'est pas comme ça, me dit-il, qu'on fait des pilules, » et passant brusquement ses bras par dessus mes épaules, il prit mes mains dans les siennes, et me dit de travailler. J'eus peur qu'il ne me battît, tant il était en colère ! Je sentais son haleine chaude sur mon col. J'avais beau essayer, je faisais tout de mieux, je faisais pis. J'avais beau essayer, je faisais tout de travers. Sa colère augmenta à un tel point, que la sueur lui ruisselait sur la figure ; j'en sentis des gouttes me tomber sur les épaules.—« Travaillez donc, travaillez donc ! » me disait-il, en me secouant les bras et me serrant les mains si fort, que je me mis à pleurer.—« Vous êtes une bonne à rien, » me dit-il enfin, en me repoussant avec violence, de manière que ma bouche, en se heurtant sur un vase, qui était sur la table, se mit à saigner.

« La vue de ma bouche saignante, apaisa tout à coup la colère du docteur ; il me prit dans ses bras et me fit asseoir. Il me demanda pardon, essuya mes yeux et voulut même m'embrasser malgré moi. J'eus encore plus peur de ses caresses que de sa colère, et je voulus m'arracher de ses bras... c'est un infâme, il m'a embrassée !

« Je me mis à crier. Il devint pourpre de rage et m'adressant les plus dures reproches, il me dit qu'il n'intercéderait pas pour moi auprès de Mme Langlade, et que je serais chassée sans pitié ! « Oh ! ma chère Henriette, je suis bien malheureuse ! j'ai besoin d'une amie, et au moment où j'aurais le plus besoin de tes conseils, j'apprends que tu vas partir de-

K k

main pour la campagne. Viens me voir avant de partir, et si tu pouvais m'emmener.

« 7 heures du matin.—Je n'ai pu t'envoyer cette lettre hier soir.—Oh ! viens me voir Henriette, si tu n'es pas encore partie. Je suis accusé de vol ! Eh ! Dieu sait combien je suis innocente. Mme Langlade m'a fait une scène affreuse. Je suis humiliée dans la boue.—Voici ce qui est arrivé. Il paraît qu'il y a eu une bourse, contenant de l'argent, qui a été dérobée dans le cours de la journée d'hier. On a fait des perquisitions dans les coffres des Pensionnaires, sans pouvoir rien trouver.—On a visité toutes les chambres, jusqu'aux lits ; on a visité un petit tiroir, dont je possède la clef, dans une des armoires de l'apothicairerie, et on y a trouvé la bourse ! Je te jure, que je suis innocente ! Je ne sais comment cette bourse y a été mise.—Il n'y a que moi qui en possède la clef, et personne n'y a touché, si ce n'est le docteur, qui me l'a demandé une seule fois pour lui servir à cacheter une lettre.—C'est étrange, incompréhensible ! J'ai eu beau me jeter aux pieds de Mme Langlade, elle a été inflexible, et je suis chassée ! chassée ! Ah ! que vais-je devenir ? A dix heures je dois quitter le Pensionnat ! Trois heures pour me préparer !—Je ne me sens pas le courage d'emballer mes effets ; je puis à peine t'écrire ! Henriette, ma bonne Henriette, toi tu ne m'abandonneras pas, j'en suis bien sûre.—Viens, oh ! viens tout de suite ; ou si tu ne peux venir, envoie-moi ton adresse par Clothilde, qui va tâcher de te remettre cette lettre.—J'entends des pas qui viennent vers ma chambre.—Adieu, ton amie pour la vie.

« IRÈNE DE JUMONVILLE. »

Pierre de St. Luc, après avoir lu ces lettres, se leva et se promena quelques temps dans sa chambre. Il ouvrit la fenêtre pour rafraîchir sa figure à la brise du matin ; puis revenant auprès de la table, il parcourut une espèce de mémoire et de journal qu'avait écrits Mine de Jumonville plusieurs mois après la date de la dernière lettre.

« 30 Novembre 1823.

« Il y a bientôt quinze jours que je suis dans ce grenier ; une paille pour tout lit, une méchante couverture pour toute couverture ! je n'ai point de feu, et j'ai froid.—Je n'ai personne à qui confier mes souffrances, et dire les inquiétudes de mon âme. J'ai une espèce de vague défiance de la maîtresse de ce logis, chaque fois que j'entends la voix de ses garçons, je ne puis réprimer un frisson de peur. Oh ! ils ont l'air bien méchants ! et leur mère, qu'ils appellent maman Coco, elle m'a l'air plus méchante encore !

« Depuis huit mois je suis prisonnière ; il ne m'est pas permis de sortir, ni de dire que le docteur Rivard est mon mari ! oh ! pourquoi mon mari me traite-t-il ainsi ? Il dit qu'il a de grandes raisons, et que dans quelques mois, il pourra m'avouer hautement pour sa femme... Mais pourquoi me laisse-t-il privée du nécessaire ? pourquoi me laisse-t-il dans la société d'aussi viles et grossières personnes ? leur langage me glace d'horreur ! Je n'ai pas été habituée à ces sales expressions qui me font mal... Je suis malade ; je sens que ma santé est profondément altérée, que ma constitution se mine sourdement... Oh ! si j'avais quelqu'un à qui écrire ; quelqu'un qui pourrait sympathiser avec moi de cœur quand bien même elle ne voudrait pas venir me voir dans mon réduit. Henriette, ma seule et unique amie, où es-tu ? Qu'es-tu devenue depuis que je t'ai écrit la dernière fois, avant ton départ pour New-York. Oh ! si j'apprends que tu es de retour, je te ferai parvenir ces lignes. Tu étais parti quand Clothilde te porta ma lettre, dans laquelle je t'annonçais que j'étais chassée du pensionnat. Oh ! il s'est bien passé des choses depuis ce temps-là. J'ai bien souffert et je ne sais où se termineront mes souffrances. Mais non, je suis injuste ; Léon, mon mari, pourra bientôt me prendre avec lui, dans sa maison ; me reconnaître pour sa femme légitime.

« Le jour où je fus chassée, sans pitié, du pensionnat, avec mon petit paquet de hardes sous le bras, je ne sais comment